

Gina va en pension

Le changement qui intervint dans sa vie lui fit perdre beaucoup de choses, comme si sa maison avait été dévastée par une bombe.

Marcelle fut la première à disparaître. Gina l'avait toujours appelée mademoiselle, mais ne l'avait jamais vue comme la Française qui occupait la chambre contiguë à la sienne, et qui l'avait élevée pendant douze ans. Marcelle était plus qu'une gouvernante, plus qu'une employée salariée. Sa présence faisait parfois oublier qu'elle était en fait une étrangère et ne remplacerait jamais la mère que la petite fille avait perdue à l'âge de deux ans. Marcelle comprenait tout, même ce que Gina suggérait sans l'exprimer clairement, ou qu'elle ne pouvait que balbutier. Il y avait des moments où elle se sentait aussi proche d'elle que de son père. Lorsque Marcelle avait le mal du pays, si la petite fille se plaignait, elle lui répondait qu'elle devait s'estimer heureuse car elle avait encore son papa qui l'aimait plus que tout, alors qu'elle, Marcelle, avait perdu ses parents très jeune et devait gagner sa vie avec ce qu'elle avait jadis appris d'eux, sa langue maternelle. Elle ajoutait tou-

jours que puisqu'il devait en être ainsi, c'était bien qu'elle ait trouvé un foyer dans cette maison, et même si elle ne s'était pas mariée, elle avait l'impression d'avoir une famille chez les Vitay, tout au moins un enfant. Marcelle était quelqu'un qui vous manquait quand on était loin de la maison, et Gina savait que si sa gouvernante était si bonne envers elle, ce n'était pas parce qu'elle était payée pour cela, mais parce qu'elle l'aimait.

À présent, Marcelle n'était plus là, elle était repartie pour la France. Son père lui a dit qu'elle ne pouvait plus rester, et il avait probablement raison, il ne l'aurait pas renvoyée s'il n'y avait été contraint, il savait assurément à quelle relation il mettait fin en les séparant toutes deux. C'était la guerre, avait expliqué le général, leurs pays appartenaient à deux camps opposés, ils ne pouvaient pas garder une Française sous leur toit. Quand la paix serait rétablie, elle reviendrait, et leur vie reprendrait là où elles l'avaient laissée. Marcelle n'avait même pas emporté toutes ses affaires, elle en avait emballé certaines dans des cartons que l'on avait descendus à la cave.

Tante Mimó, elle, était hongroise, pas française. Si Marcelle avait dû partir, pourquoi envoyer Gina en pension, sa tante ne pourrait-elle pas s'occuper de son éducation ? Lorsqu'elle suggéra à son père qu'elle vive avec eux s'il pensait qu'elle devait être constamment surveillée, le général secoua la tête. Si elle n'avait pas cherché à tout prix le moyen de rester à la maison, Gina aurait reconnu d'elle-même que tante Mimó ne pouvait pas succéder à Marcelle, c'était tout simplement impossible. Malgré toute l'affection qu'elle portait à sa tante, elle riait beaucoup d'elle et avait parfois l'impression d'être plus adulte à quatorze ans

que cette veuve de quarante ans passés. Mais voilà, dès qu'il s'avéra qu'elle devait aussi s'en séparer, l'idée qu'elle allait la perdre fit en quelque sorte grandir sa tante et lui donna un nouvel éclat. Gina oublia tout d'un coup comme elle s'était moquée des efforts de tante Mimó pour conserver sa jeunesse passée, de son désir d'être au centre de l'attention dans n'importe quelle société, de l'avidité avec laquelle elle espérait des miracles de toute nouveauté de la mode ou de la cosmétique. Gina oublia aussi qu'avec Marcelle elles s'étaient bien vite aperçues que les fameux thés – tante Mimó donnait un thé dansant le jeudi après-midi –, auxquels le général avait toujours refusé d'assister en dépit de ses supplications, n'avaient pas pour but, comme elle le prétendait, de permettre à sa nièce, privée de sa mère, de s'habituer à la société, d'apprendre comment se comporter et de s'exercer à la danse. Non, tante Mimó voulait en fait s'amuser, montrer ses nouvelles robes, sa nouvelle coiffure – elle en changeait souvent –, tante Mimó voulait danser et si possible trouver un mari, ce pour quoi elle recevait à ses thés tant d'hommes qui auraient pu être le père ou le grand-père de Gina, et si peu de jeunes. Mais si Marcelle avait eu raison de dire qu'une fillette n'apprendrait pas de cette manière les choses fondamentales dont elle aurait besoin une fois adulte, et si elle s'était indignée à juste titre en trouvant tante Mimó secouée de sanglots parce que le coiffeur lui avait mal coupé les cheveux, il y avait une chose pour laquelle elle avait cependant eu tort. La vie exige sans nul doute discipline et dignité humaine, elle exige aussi que nous réagissions normalement à ce qui nous touche, en sachant toujours ce qui est réellement grave et ce qui n'est qu'ennuyeux,

surtout en temps de guerre où une mèche coupée de travers est bien peu de chose alors que des dizaines de milliers de gens meurent de par le monde. C'est pourtant lors d'un des fameux thés de tante Mimó que Gina fit la connaissance de Feri Kuncz. Frisant la grossièreté, le lieutenant ne regarda plus personne à part elle, et à la fois abasourdie et débordant de bonheur, elle sentit, cadeau inattendu et peut-être un peu prématuré, qu'elle était amoureuse de Feri Kuncz, et voulait être un jour sa femme.

Curieusement, Marcelle ne vit pas d'un bon œil cette histoire avec Feri (la seule chose dont Gina n'osa jamais parler à son père). Tante Mimó se révéla plus compréhensive dès qu'elle se rendit compte de ce qui se tramait entre Gina et le lieutenant. Elle expliqua à sa nièce qu'il n'y avait rien de plus beau ni de plus innocent que la rosée du premier amour, dont le souvenir restait le plus lumineux, même s'il n'aboutissait pas à un mariage, et qu'elle serait volontiers l'ange gardien de cette noble et pure inclination. Ce qu'elle fut. Marcelle n'aimait pas Feri, l'histoire avec Feri encore moins. Peu de temps avant que le général lui dise qu'elle devait rentrer en France, elle avait menacé Gina de révéler à son père leurs tête-à-tête du jeudi, leurs chuchotements ; le général déclarait souvent qu'il valait mieux qu'elle soit surveillée par la Française plutôt que par son écervelée de sœur : aucun membre du corps des officiers n'avait le droit de s'approcher de sa fille, il ne manquerait plus que l'un d'eux s'avise de lui faire la cour ! En fin de compte, Marcelle n'avait rien dit, absorbée par leur séparation et les préparatifs de son départ, mais elle aurait aussi bien pu le faire, puisque après elle et tante Mimó, le lieutenant disparut à son tour. Si Gina

devait quitter Budapest, comment rester en contact avec Feri Kuncz ?

Marcelle n'est plus là, demain tante Mimó et Feri non plus, et Sokoray Atala va aussi disparaître, comme emporté par un oiseau. Ce n'était pas non plus facile à accepter. Depuis qu'elle était en âge scolaire, Gina était toujours allée à l'école qui portait le nom d'Atala Sokoray, elle en connaissait la moindre pierre, le moindre recoin. C'était un établissement renommé de la capitale, les enseignants étaient compétents et très larges d'esprit ; quand tante Mimó demandait que Gina s'absente à la Sainte-Barbara ou à la Saint-Nicolas, ou pour assister à un de ses thés dansants, la directrice le permettait toujours, et il était aussi naturel qu'elle puisse aller régulièrement au cinéma ou à l'opéra. Le jour de leur abonnement, le général les rejoignait souvent au spectacle. Il se glissait au fond de la loge où Gina était assise avec Marcelle et tante Mimó, et le léger courant d'air qu'elle sentait sur sa nuque à l'ouverture de la porte, puis le grincement du fauteuil de velours rouge que son père déplaçait en s'asseyant la rendaient plus heureuse que le spectacle lui-même. En se retournant, elle souriait à son propre visage, ses yeux gris la regardaient depuis le visage du général, sous la ligne des sourcils si semblable à la sienne. Ils avaient aussi les mêmes cheveux fins, grisonnants pour le général et bruns pour Gina, la même bouche, les mêmes traits, même leurs dentures étaient semblables. Le père et la fille s'aimaient passionnément, bien qu'au cours des treize ans de vie de Gina, ni l'un, ni l'autre ne l'eût formulé de manière aussi crue, aussi primaire, et le monde n'était parfait à leurs yeux que lorsqu'ils étaient ensemble. C'est pourquoi

la décision soudaine de l'envoyer poursuivre ses études dans un pensionnat de province après le départ de Marcelle sembla tellement inconcevable; inconcevable aussi que son père restât sourd à toutes ses supplications alors qu'en temps normal elle obtenait tout de lui, et même qu'il eût décidé de son sort sans lui en avoir parlé auparavant, et l'eût seulement informée de sa décision.

S'il s'était expliqué, elle aurait accepté n'importe quoi qu'elle pût comprendre et aurait peut-être mieux supporté d'être arrachée à son univers. Au lieu de cela, en déclarant que l'air était meilleur à la campagne et qu'il était temps pour elle d'acquiescer davantage que ce qu'une gouvernante pouvait lui apprendre entre les quatre murs de la maison, son père ne lui avait évidemment pas dit la vérité. Il n'avait pas dit la vérité en prétendant qu'il n'en savait pas assez pour s'occuper de sa fille, et serait donc rassuré de la savoir entre les mains d'excellents pédagogues. Tout cela était si peu plausible qu'il ne valait même pas la peine d'y réfléchir. Leur villa située sur le mont Gellért surplombait la ville et le Danube; où l'air pouvait-il être plus sain que dans l'immense jardin au flanc de la colline, et qui pourrait lui apprendre davantage de règles de vie que Marcelle? De meilleurs pédagogues? Son père n'avait-il pas déjà choisi pour elle la meilleure école? Non, le général n'avait pas dit la vérité, il voulait seulement l'éloigner, alors tante Mimó avait sans doute raison, depuis des mois elle expliquait à Gina que son frère avait changé, qu'il était devenu maussade, taciturne, et qu'il était tout simplement impossible que son service lui prît autant de temps qu'il le prétendait. Il devait y avoir une femme là-dessous, Gina verrait bien, un jour ou l'autre,

le général finirait par se décider à se remarier. Se pouvait-il que la nouvelle femme ne veuille pas s'occuper d'elle ? Se pouvait-il que son père préférât une étrangère à sa propre fille ?

Après l'avoir supplié en vain pendant quelques heures, elle se tut brusquement, ne demanda plus rien, cessa de se plaindre ; cela aussi, elle le tenait de son père. Le général qui connaissait sa fille comme s'il était sa mère et non son père, savait quelle blessure, quel désarroi ce silence dissimulait. La veille de son départ, elle fit ses bagages sans une larme, sans faire de scène ; elle avait le droit d'emporter si peu de chose que cela ne lui prit pas beaucoup de temps, même sans l'aide de Marcelle. Son père, qui la veille du départ de la Française s'était rendu à la ville de province où il avait choisi sa nouvelle école, lui dit que les élèves avaient une tenue spéciale, il lui suffisait d'emporter un peignoir et du linge, on lui donnerait tout le reste sur place. Avant de fermer sa valise, elle jeta un regard circulaire dans sa chambre, ajouta son favori, un chien en velours tacheté, puis se ravisa et le remit en place. Pas de chien, le changement devait être total dans ce nouvel univers ! Ses livres, ses cahiers, tout serait nouveau, jusque-là elle allait à l'école publique, on l'envoyait à présent dans une école privée, où les livres et même les buvards étaient différents.

Ce dernier jour fut aussi celui des visites d'adieu. Ils allèrent d'abord chez sa tante, puis au cimetière.

Tante Mimó fit une véritable crise de nerfs en apprenant la raison de leur visite. Elle fut indignée d'une part d'apprendre que Gina allait être éloignée d'elle, d'autre part d'être mise au courant seulement maintenant, alors que la jeune fille partait le lende-

main, et que personne ne lui avait rien dit. Gina se sentait misérable en écoutant ses interminables reproches, mais elle n'y était vraiment pour rien. Lorsque son père lui avait annoncé ce qui l'attendait, elle avait aussitôt voulu chercher aide et réconfort auprès de sa tante, mais ce ne fut pas possible. Elle courut dans le hall pour lui téléphoner, mais elle n'avait pas encore fini de composer son numéro que le général se tenait derrière elle, et lui prit le combiné des mains.

– N'en parle à personne, lui dit-il, non comme il lui parlait d'habitude, mais comme s'il donnait un ordre à un militaire. Je t'emmènerai moi-même chez Mimó. Par ailleurs, ne dis au revoir à personne, amie ou connaissance, ni même au personnel. Tu ne dois pas dire que tu quittes Budapest. Promets-le-moi !

Elle promit, incapable de regarder son père en face, tant elle souffrait qu'il la privât aussi du droit de se plaindre, et des adieux qu'elle aurait échangés avec Feri.

Pour la toute première fois, tante Mimó se brouilla pour de bon avec son frère. Lorsqu'elle se rendit compte que le général n'était pas disposé à lui révéler où il emmenait sa fille (« Tu lui écrirais toutes les cinq minutes, tu ferais tes bagages et tu irais la voir toutes les semaines. Je ne te le dirai pas, Mimó ! »), tante Mimó se leva, remercia son frère de sa visite et l'informa qu'elle ne voulait plus le voir pendant un certain temps, se mit à pleurer, embrassa Gina puis sortit en courant et en sanglotant de plus en plus fort. Ils partirent sans que Gina eût pu lui confier de message pour Feri. Cela la désespéra particulièrement ; le jeudi précédent, alors qu'elle ignorait encore la décision de son père, ils s'étaient quittés en se pro-

mettant de se revoir cette semaine au thé de tante Mimó. Il l'attendrait en vain. Son père la conduisit ensuite au cimetière. Ils se tinrent sans un mot devant la tombe de sa défunte femme, et Gina s'imagina que cet adieu n'était peut-être pas le même que d'habitude, lorsqu'ils quittaient Budapest pour un certain temps. Son père disait peut-être un adieu définitif à sa mère avant de commencer une nouvelle vie.

La soirée se déroula en apparence comme toutes les autres depuis le départ de Marcelle. Ils dînèrent, puis le général s'assit près de la cheminée pour lire, Gina tira son tabouret sous le lampadaire et prit aussi un livre. Elle regardait les lignes sans comprendre le texte et sans tourner les pages ; elle faisait seulement semblant de lire. Soudain, elle se rendit compte qu'elle n'entendait pas le bruit de pages tournées derrière elle. Au fond du grand fauteuil, on ne lisait pas non plus. Elle intercepta le regard de son père : « Parle-moi, dirent ses yeux. Dis-moi ce que tu vas faire, à quoi rime tout cela. Je t'aimerai, celle que tu amèneras à la maison, quelle qu'elle soit, puisque tu l'as choisie. Comment pourrais-je haïr celle que tu aimes ? Mais dis-moi quels sont tes projets, ne m'exclus pas de ta vie, ne laisse personne me séparer de toi. Je ne serai pas un obstacle, je t'ai toujours aimé si fort ! Il n'est pas trop tard. Ne m'envoie pas là-bas. Fais comprendre à cette femme que je serai son amie, non son ennemie. Parle-moi, père ! »

– Tu vas dans un autre monde, dit le général. C'est drôle, tout de même, tu es si souvent allée en Suisse, à Paris et en Italie avec Marcelle, et je t'ai emmenée je ne sais combien de fois à Vienne, mais tu n'as jamais vécu en province. Je t'en prie, accepte-le.

Gina ne répondit pas, qu'aurait-elle pu dire ? Son

livre glissa sur le tapis. Les soirées étaient fraîches sur la colline, on n'était qu'au début septembre, mais le chauffage était déjà allumé. Le foyer de la cheminée électrique rougeoyait comme s'il y brûlait de vraies bûches.

– C'est la seule solution, dit le général. Comprends-le, Gina, la seule. La situation ne serait pas la même si Marcelle avait pu rester. Elle était intelligente et on pouvait avoir entière confiance en elle. Moi, je suis très peu à la maison, et Mimó manque de sérieux, on ne peut pas compter sur elle. Je dois t'éloigner pour une raison dont je ne veux pas parler. Je ne suis pas plus heureux que toi, crois-moi.

La jeune fille regarda le feu et tendit les mains vers la cheminée pour les réchauffer. Elle pensait avoir deviné la raison dont le général ne voulait pas parler, mais si son père n'en parlait pas, elle ne dirait rien non plus. Cette fameuse *raison* reconforterait son père quand elle serait partie, et tout rentrerait dans l'ordre. Quand on est au pensionnat en cinquième année de lycée*, on y reste dans la plupart des cas jusqu'au baccalauréat, elle ne rentrerait à la maison que pour les vacances, à quoi bon changer d'école tous les ans ? « Tu n'as jamais vécu en province. Je t'en prie, accepte-le. » Dans quel endroit allait-il l'emmener, pour qu'il faille l'avertir à l'avance ?

– Demain matin, nous partirons de bonne heure, dit le général. Je t'emmène en voiture.

Ils se levèrent tous deux. Son père la prit dans ses

* À cette époque, en Hongrie, les études secondaires duraient huit ans. Après quatre ans d'école primaire, on entrait au lycée à dix ans en première et on passait le bac à dix-sept ans, à la fin de la huitième. (Ndt)

bras et se pencha vers elle. « Comme il est triste, lui aussi, pensa Gina. Comme il souffre de mon départ ! Cette femme est cruelle, et pour la première fois de sa vie, mon père est faible. »

Elle monta quatre à quatre à l'étage, où se trouvaient les chambres. Conformément aux consignes de défense passive, tous les stores étaient baissés, et sa chambre, d'où elle ne pouvait voir ni la ville, ni le jardin, lui sembla soudain étrange, comme si ce n'était pas la sienne, comme si elle n'y avait pas vécu depuis sa naissance. Telle une invitée dans sa propre chambre, elle s'assit au bord du lit et observa le motif du couvre-pieds, des glands rouges sur un fond de soie verte, comme sur une prairie. « Jiny, petite Jiny, petite fée », ces mots de Feri, tels des papillons, planaient dans le silence au-dessus du couvre-lit. Gina pensa se faufiler dans le hall pour téléphoner quand même au lieutenant, l'idée était tentante, elle eut du mal à résister ; le général était au salon, près de la cheminée, les domestiques dînaient au sous-sol, personne ne l'entendrait. Elle alla jusqu'à la porte puis fit demi-tour, désarmée. Il y avait quelque chose de désespérant à être incapable de ne pas tenir parole, même si ce qu'elle avait promis était inconcevable, inhumain et inacceptable. Elle retourna vers son lit en essayant d'imaginer celui où elle dormirait le lendemain. En vain.